

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

LE GAZETTE SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODÉROY, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires;  
A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévisse, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service journalier).

Départs de Saumur pour Nantes.		Départ de Saumur pour Paris.	
6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 49 minut. matin,	Express.
4 — 10 — —	Express.	11 — 50 — —	Omnibus.
2 — 58 — —	Express-Poste.	6 — 36 — —	soir, Omnibus.
10 — 23 — —	Omnibus.	8 — 58 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.	7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.  
Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »  
Six mois, — 10 » — 13 »  
Trois mois, — 5 25 — 7 50  
L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront complés  
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le Journal de Francfort a reçu de Vienne, 4 mars, la communication suivante, relative au discours de l'Empereur :

« Quoi de plus naturel que l'impatience fiévreuse avec laquelle on attendait aujourd'hui l'arrivée de la dépêche télégraphique qui devait nous apporter l'analyse du discours du trône par lequel l'Empereur Napoléon III a ouvert hier la session du Sénat et du Corps-Législatif? C'est que depuis longtemps on s'est accoutumé à considérer les paroles que ce monarque prononce dans des circonstances pareilles, comme autant de jalons plantés par une puissante volonté dans le terrain que doivent parcourir les événements du monde. Ajoutons que les nouvelles, au plus haut degré rassurantes, que nous venions de recevoir sur la marche des négociations de paix, n'avaient pas manqué de nous mettre dans la plus heureuse disposition pour accueillir dignement le discours que Napoléon III, dans le moment solennel et décisif où en sont arrivées les destinées de l'Europe, avait adressé aux délégués de son peuple, en présence des plénipotentiaires qui se trouvent réunis dans la capitale de France pour donner à l'Europe la paix à laquelle elle aspire si ardemment.

Il ne nous appartient pas de parler du profond contentement que doit avoir, dans son sentiment patriotique, la France entière, en se rendant compte de la haute et éminente position à laquelle elle se voit si soudain élevée au milieu des autres grandes nations de l'Europe, et qui a trouvé sa véritable expression dans les paroles par lesquelles son souverain, l'auteur de ce prodigieux changement, vient de tracer le tableau de la situation générale. La France est-elle satisfaite?

Ce qui nous reste à dire, c'est que nous aimons à voir dans cette harangue impériale la meilleure garantie des espérances de paix que nous avons conçues et que nous n'avons pas tardé d'exprimer, à cette place même, dès que nous avons eu la certitude que les puissances étaient tombées d'accord pour choisir Paris comme l'endroit où devaient se

poursuivre les négociations auxquelles la détermination pacifique de l'empereur Alexandre donnait lieu... »

On nous écrit de Kiel, le 6 mars :

« On croyait généralement, ici, que les vaisseaux de guerre anglais dont je vous ai annoncé l'arrivée feraient, dans notre rade, un séjour plus ou moins prolongé; il n'en a point été ainsi, au grand désappointement de nos fournisseurs de denrées alimentaires qui, depuis deux ans, ont retiré de ce commerce des bénéfices considérables. Le commodore Watson, dont les bâtiments avaient fait, il y a quelques jours, d'amples provisions de charbon de terre, a fait lever l'ancre aujourd'hui même aux vaisseaux sous ses ordres qui vont pénétrer plus avant dans la Baltique.

Cet ordre de départ avait été transmis, expressément au commodore Watson de la part de l'amiral et, quelques heures après l'avoir reçu, il y avait obtempéré. On a appris, ici, que les commandants des autres navires anglais, en station à Elsenneur, avaient également reçu l'ordre d'appareiller. L'escadre doit se réunir dans quelque mouillage intérieur de la Baltique pour exercer, de nouveau, contre les ports russes le même système de blocus qui avait dû être forcément abandonné par les flottes alliées, pendant ces deux dernières années de guerre maritime, au moment où l'hiver rendait impossible leur séjour dans ces parages. C'est, d'après ce qui se disait aujourd'hui dans notre ville, à l'île de Bornholm, dans la Baltique, que doit se réunir l'escadre du commodore Watson.

On nous écrit de Berlin, le 8 mars :

« On sait que la Russie s'est relâchée, dans les derniers temps, des rigueurs imposées aux voyageurs, et a donné notamment beaucoup de facilités aux sujets prussiens pour voyager en Pologne. Ces facilités viennent d'être étendues également aux voyages dans la Russie proprement dite. C'est ce que fait connaître une circulaire adressée aujourd'hui de l'intérieur aux régences. On pense que ces mesures seront suivies d'autres dispositions qui fe-

ront cesser la fermeture hermétique des frontières russes.

Le duc Georges de Mecklenbourg-Strelitz est reparti pour Strelitz avec son épouse la grande duchesse Catherine, après avoir assisté à une fête donnée par l'ambassadeur de Russie. Ils resteront encore quelque temps à Strelitz.

M. d'Uzedom, connu par une mission qu'il a remplie à Londres, vient d'être chargé d'une mission pour les cours de l'Allemagne méridionale. Il s'est rendu, d'abord, à Karlsruhe. — Havas.

Le Morning Post, du 10, fait, dans son premier article, l'éloge du roi de Sardaigne et des institutions constitutionnelles en Italie, opposées aux tendances révolutionnaires. Ce journal s'occupe ensuite du bill de la police locale; il traite de l'armistice et de la proposition du comte Stanhope, de former une galerie nationale. Mais le Post ne nous apprend rien, dans sa correspondance de Paris, de ce qui se passe au congrès.

Le Times est plus explicite, et son correspondant n'hésite pas à annoncer que les deux dernières séances du congrès ont été des plus satisfaisantes et que les chances en faveur de la paix se sont tellement augmentées qu'elles ont, en quelque sorte, aujourd'hui, le caractère de la certitude.

Le Times revient encore sur les documents relatifs à la chute de Kars et continue le procès de lord Stratford de Redcliffe.

Le suicide de John Sadleir et les sinistres financiers que sa mort a entraînés font l'objet d'un second article. Enfin, le Times prend la défense du parc de Hampstead-Heath, que le conseil des travaux a menacé un instant.

On écrit de Rio-Janeiro, 13 février, au Daily-News :

« Une mésintelligence s'est élevée entre les amiraux français et anglais, d'une part, et le commodore américain d'autre part, dans cette rade; elle menaçait, dans le principe, de devenir sérieuse. Un bateau à vapeur, l'America, frété de New-York pour la Californie, est entré dans ce port pour prendre

FEUILLETON  
UN HÉRITAGE

(Suite.)

Vers le soir du troisième jour, les clochers de Munich commencèrent à se dessiner dans la brume. Sans les questions d'Hermann et de Marguerite, qui voulaient savoir à chaque instant si l'on arriverait bientôt, Edith et Muller n'auraient pas trouvé l'occasion de placer une parole. Enfin, le postillon, en franchissant la porte de la ville, fit claquer son fouet et sonna une fanfare. En se retrouvant dans les murs de cette ville, où ils s'étaient si tendrement aimés, Edith et Muller eurent un instant la pensée d'échanger dans l'ombre un serrement de main; Muller fut retenu par la jalousie; il craignait, en cherchant la main d'Edith, de manquer à sa propre dignité. Edith se demandait avec effroi si elle n'était pas déjà trop coupable pour se permettre cette marque silencieuse d'affection. A peine la chaise de poste venait-elle de s'arrêter devant la porte de la maison, que Spiegel s'élança à la portière. Emu jusqu'au fond de l'âme, il les étreignit dans ses bras et les confondit dans ses embrassements. Réunis sur son cœur, Edith et Muller oublièrent en un instant le trouble intérieur qui avait scellé leurs lèvres pendant tout le voyage, et se sentirent, comme par enchantement, rajeunis et régénérés. Précédés des enfants qui bondissaient, suivis de Spie-

gel qui les contemplait en pleurant de joie, Edith et Muller entrèrent dans leur appartement. Rien n'était changé: en s'asseyant sur ce divan à demi-usé, témoin pendant si longtemps de leurs paisibles entretiens, de leurs modestes projets, il leur semblait qu'ils n'avaient jamais quitté Munich; et que leur séjour à Hildesheim n'était qu'un rêve. Je n'essaierai pas de rapporter toutes les questions qui se pressaient, qui se croisaient sur les lèvres des trois amis. Muller, interrogé par Spiegel, se gardait bien de lui dire toute la vérité; quant à Edith, si elle se faisait sur les sentiments secrets de son cœur, elle se dédommageait avec usure, en faisant à Spiegel le portrait des Bildmann et des Stolzenfels, elle oubliait à dessein le portrait de Frédéric, dont elle avait parlé plus d'une fois dans ses lettres, mais elle était sans pitié pour le major, pour sa femme et pour les vieilles demoiselles. En crayonnant ces caricatures, elle retrouvait toute sa gaieté. Hermann joignit à cette amusante galerie le portrait d'Isaac Bildmann. Muller lui-même riait de bon cœur et tout à son aise de ces figures grimées qu'il n'avait jamais rencontrées à Hildesheim sans dégoût et sans colère. L'éloignement, la perspective, donnaient à toutes ces physionomies maussades une expression comique, un air plaisant que Muller s'étonnait de saisir pour la première fois. Malgré la fatigue du voyage, l'entretien se prolongea, et deux heures sonnaient à l'horloge voisine, quand Muller et Spiegel songèrent à la

retraite. En entrant dans leur petite chambre, où rien non plus n'était changé, Edith et Muller se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; les plus éloquentes paroles auraient traduit bien imparfaitement ce qui se passait au fond de ces deux cœurs: Muller avait oublié sa jalousie, Edith ne pensait plus à Frédéric, et ils s'endormirent d'un sommeil paisible, ne rêvant qu'au bonheur qu'ils avaient connu si longtemps à Munich. Le lendemain, ils furent réveillés par les cris joyeux des enfants. Le déjeuner avait été servi par les ordres de Spiegel. Ils se réunirent comme autrefois à la même table. Spiegel attachait sur Edith et sur Muller un regard curieux.

— Sans doute, leur dit-il, ce repas vous paraît bien modeste et bien frugal. Il faudra pourtant bien vous en contenter pendant trois mois. Dans trois mois, vous redeviendrez seigneurs châtelains, et vous retrouverez avec une joie toute nouvelle la pompe et les splendeurs d'Hildesheim. Maintenant vous êtes à Munich, vous devez vous résigner à votre vie d'autrefois.

Le déjeuner fut gai. Spiegel ne se fit pas prier pour raconter tous les petits événements qui s'étaient accomplis à Munich, depuis neuf mois; au bout de quelques instants, Edith et Muller étaient au courant de toute chose, comme si leur absence n'eût duré qu'une semaine. Après le repas, Spiegel leur fit les honneurs de sa maison et leur montra toutes les améliorations qu'il avait réalisées. Il avait élevé un second étage, divisé en

du charbon et de l'eau. La veille de son départ, l'amiral Johnstone a été informé que ce navire était, en réalité, un corsaire russe déguisé, portant une énorme quantité de munitions de guerre, de carabines Minié, de gros canons pour le Pacifique, et que la majeure partie de ses officiers étaient des Russes.

» L'amiral s'est rendu immédiatement à bord de la *Savannah*, frégate américaine, et il a demandé des explications au commodore qui, à ce qu'il paraît, s'est fâché et a refusé de laisser faire une visite à bord du steamer américain. L'amiral anglais a menacé d'envoyer ses bateaux à vapeur visiter le navire s'il sortait du port, et il a été répondu que la *Savannah* se ferait remorquer par l'*America*, afin de la protéger s'il en était besoin.

» L'amiral Johnstone est retourné à bord de sa frégate, et il a fait ses préparatifs pour la mer. Le *Trident* et le *Rifleman* ont chauffé, pendant que la *Savannah*, de son côté, se préparait au combat. L'affaire, toutefois, fut arrangée, grâce à la déclaration faite par le commandant du bateau à vapeur, sur sa parole d'honneur, que les bruits qui avaient couru étaient faux. L'amiral français a déclaré à son tour n'être pas satisfait de cette explication. Voilà tout ce que nous savons, quant à présent. L'*America* a remorqué la *Savannah* ce matin, et l'*Infatigable*, le *Trident*, le *Rifleman* et la frégate française la *Poursuivante* sont parties hier soir. Nous ne saurions dire si une collision aura lieu ou si l'*Infatigable* et la *Poursuivante* se rendent, en réalité, à Rio de la Plata, comme on l'avait annoncé.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Hambourg, 10 mars. — « Par ordre de l'amirauté, la frégate *Euryalus* est partie de Kiel, afin d'aller notifier l'état de blocus à tous les ports russes de la Baltique. » — Havas.

Marseille, mardi, 11 mars. — « L'*Euphrate* apporte des nouvelles de Constantinople du 3 mars.

» Le froid avait cessé en Crimée. Les nombreuses évacuations de malades sur Constantinople ont beaucoup amélioré la santé des armées alliées.

» Plusieurs médecins français étant malades à Constantinople, les médecins anglais se sont offerts pour les remplacer, les hôpitaux anglais dans la capitale de la Turquie étant relativement moins nombreux.

» Le gouvernement Turc, par suite des besoins des armées alliées, a limité aux ports du midi de l'empire la libre exportation des céréales.

» Cinquante mille Anglais ont été passés en revue, le 29 février, à Balaclava. » — Havas.

#### EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — « Londres, 11 mars. — Dans la chambre des communes, M. Layard a annoncé ajourner sa motion de censure contre le gouvernement, pour avoir promu des officiers dont la conduite est inculpée.

» La discussion du bill de police des comtés a continué. La chambre a été aux voix : pour la mesure ministérielle, 259 voix contre 106. Majorité ministérielle 153. » — Havas.

— Sir George Grey a proposé lundi à la chambre

des communes la seconde lecture du bill de la police des bourgs et comtés. Actuellement cette police est soumise à la fois au contrôle du gouvernement et des autorités locales. Il en résulte de nombreux inconvénients que le projet ministériel tend à faire disparaître, en remettant la police des bourgs et comtés à la direction exclusive du pouvoir exécutif. On conçoit que le bill de sir George Grey ait provoqué la plus vive opposition de la part des municipalités qui se croyaient attaquées dans leurs privilèges séculaires, et l'on ne s'attendait pas, dans les journaux favorables à la mesure, à une majorité aussi imposante que celle qui a autorisé la seconde lecture. Après un long débat dans lequel tous les côtés de la question ont été abordés, le bill a été adopté par 259 voix contre 106.

Au commencement de la séance, M. Herbert Ingram, propriétaire de l'*Illustrated London News*, avait prêté serment comme représentant du bourg de Boston et pris possession de son siège. Lord Ebrington a donné avis qu'au premier jour, il proposerait à la chambre de déclarer que, dans son opinion, la grande mortalité qui sévit dans l'armée doit principalement être attribuée au manque de précautions sanitaires dans le casernement. Sir Bulwer Lytton a annoncé qu'après Pâques, il appellerait l'attention du parlement sur la question de l'Amérique centrale. (Constitutionnel.)

RUSSIE. — On lit dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, du 2 mars :

« Les plénipotentiaires des Puissances belligérantes sont convenus à Paris que les commandants en chef des troupes russes et ennemies signeront un armistice qui aura à cesser le 19/31 mars, si, avant ce terme, il n'est point renouvelé d'un commun accord. Cet armistice ne doit point influer sur le blocus de nos côtes déjà établi ou à établir ; mais les commandants des forces maritimes de l'ennemi recevront l'ordre de n'entreprendre, pendant sa durée, aucun acte d'hostilité contre nos possessions riveraines.

» Aujourd'hui, l'aide-de-camp général de Luders mande, par le télégraphe, que, conformément à la stipulation sus-mentionnée, les commissaires des parties belligérantes en Crimée ont eu, le 17/29 février, une première entrevue sur la Tchernaiia, près du pont de pierre, et sont convenus de la cessation des opérations militaires ; en conséquence, les ordres nécessaires ont déjà été donnés à notre armée comme à celle de l'ennemi. »

PRUSSE. — « Berlin, 10 mars. — M. Hinckeldey a été tué en duel par M. de Rochow. Cet événement produit en ville une grande sensation.

» La *Gazette de la Bourse*, de Berlin, est autorisée à démentir le bruit du départ de M. de Nesselrode.

« Hier, est parti un courrier prussien pour Saint-Petersbourg. » — Havas.

— « Berlin 11 mars. — M. de Rochow, qui a tué en duel M. Hinckeldey, directeur général de la police, est un des plus jeunes membres de la chambre des Seigneurs. Avant de se battre, M. Hinckeldey s'était démis de ses fonctions. » — Havas.

ESPAGNE. — « Madrid, 10 mars. — Les 70.000 actions de la première série du Crédit mobilier ont été épuisées.

deux grandes pièces. De l'une des deux il avait fait son atelier, où il exécutait enfin les projets conçus et caressés pendant si longtemps ; dans l'autre, il avait placé ses élèves, car il ne donnait plus de leçons en ville, et ce changement avait doublé pour lui la durée des journées. Ses tableaux, à peine ébauchés, étaient retenus d'avance, et pourtant il ne se pressait pas de les achever. Il voulait se contenter lui-même avant de livrer son œuvre au jugement du public. N'étant pas assez riche pour se passer du travail, n'étant pas assez pauvre pour que le travail fût une nécessité impérieuse, il profitait sagement de cette condition excellente, si difficile à rencontrer. Il peignait à ses heures, et recommençait à loisir tout ce qu'il n'avait pas fait à son gré. Ses élèves, déjà nombreux, suffisaient à ses besoins, et l'art était pour lui ce qu'il devait toujours être, le luxe de sa vie. Il conduisit Édith et Muller dans son atelier. Les murailles étaient garnies de fragments antiques mêlés aux œuvres les plus délicates de la renaissance. Sur un chevalet était étendue une toile où Spiegel avait ébauché la victoire d'Arminius sur les légions romaines. Déjà quelques parties de cette vaste composition étaient achevées, et montraient tout ce qu'on pouvait attendre de Spiegel. Édith admirait en silence, écoutant d'une oreille avide le récit de l'épisode héroïque. Muller promenait autour de lui ses yeux étonnés.

— Il faut, dit-il enfin à Spiegel, que tu aies fait un

héritage. — Pourtant, dit Spiegel, personne ne m'a rien laissé ; je n'ai pas encore rencontré le comte Sigmond, et je n'espère pas trouver mon nom dans le testament d'un Mécène généreux. J'ai vendu quelques tableaux ébauchés depuis longtemps et qui formaient l'unique décoration de mon atelier. Mon travail est mon seul héritage, ma seule richesse, et, Dieu aidant, je n'en souhaiterai jamais d'autre.

Ces dernières paroles furent pour le cœur de Muller une blessure cuisante. Ceux qui ont cultivé l'art avec ardeur, et qui, plus tard, l'ont abandonné, ne peuvent contempler sans honte et sans remords le travail persévérant et couronné par la renommée. L'opulence la plus éclatante, la plus enviée, ne peut consoler de l'inaction et de l'obscurité. Muller l'éprouvait en ce moment et regardait d'un œil jaloux l'œuvre ébauchée de Spiegel. Ce sentiment devint encore plus douloureux, quand il lut le nom de son ami dans un journal qui discutait les mérites et les défauts de son dernier ouvrage. La gravité, la pénétration avec laquelle l'intention de l'auteur était analysée, contrôlée, appréciée, relevait singulièrement l'importance du tableau. Ainsi donc le public ne s'occupait pas seulement de ce que Spiegel avait fait ; il voulait deviner, il voulait savoir tous les secrets de sa volonté ; Spiegel avait désormais conquis un rang glorieux et ne le devait qu'à son travail. Il était fils de ses œuvres ; tous les yeux s'attachaient sur lui. Mul-

» M. de Salamanca a cédé à la compagnie du Grand-Central le chemin de fer d'Almansa.

» Le gouvernement a présenté aux Cortès un nouveau projet sur les tarifs des douanes. » — Havas.

AMÉRIQUE. — Les nouvelles de Buénos-Ayres, du 1<sup>er</sup> février, nous apprennent que les principaux articles demandés par le Paraguay sont des bateaux à vapeur de guerre, des canons, des munitions, du matériel de combat et presque rien pour des objets de luxe ou de nécessité. Le Paraguay est tombé dans la malheureuse voie des autres républiques de l'Amérique du sud. Toutes ses ressources disponibles sont épuisées et absorbées par ses préparatifs de guerre. Tous les arts de la paix languissent, et, avec eux, languit l'influence civilisatrice du commerce étranger. — Havas.

— D'après des correspondances de Porto-Plata, du 1<sup>er</sup> février, l'empereur Soulouque serait dans une position très-critique, par suite des nombreux prétendants qui veulent lui disputer la couronne impériale. — Havas.

— Un correspondant du *Herald* raconte ainsi la défaite de l'expédition de Costa :

« Le 25 janvier, la bande d'aventuriers sous les ordres de Florès, au nombre de 250 hommes, qui campait dans le désert en dehors de la colonie de Medina, a été mise en complète déroute. Le 27, l'invasion de Costa eut le même sort. Malgré toute la surveillance, Costa et ses camarades étaient parvenus le 27 à opérer un débarquement à Zarale, et ils avaient pris possession de la ville, par surprise. Il avait avec lui 200 hommes, dont une partie étaient des nègres et les autres des basques espagnols. Peu de gauchos se sont ralliés à lui. Lorsque les forces du colonel Couesa se sont approchées, il a pris la direction de Lobos ou de Chascomus. Le colonel a atteint la bande de Costa, qui a été mise en déroute. Ramon Bastos a été tué, Costa fait prisonnier, ainsi que beaucoup d'autres, et parmi eux deux Anglais, dont l'un Wyllis, se disant lieutenant d'artillerie.

» Costa, d'après une autre version, a été tué, et il a été pris douze ou quatorze officiers.

» P.-S. Nous apprenons l'extermination de la Mashorca. La Mashorca était une compagnie fondée par Rosas. Chaque membre jurait d'exterminer par le couteau ou la balle ou toute autre voie, tous leurs adversaires. Nous félicitons le pays d'en avoir fini avec ces brigands.

» L'épée de Costa est au pouvoir du gouvernement, elle lui a été remise par Lenestrosa. Ce triomphe définitif est dû à la garde nationale. C'est la population de la campagne qui, à coups de fusil, a fait justice de Costa !

EGYPTE. — On nous écrit d'Alexandrie, à la date du 22 février :

« Le vice-roi d'Egypte a voulu, en même temps qu'il ouvre l'isthme de Suez à l'essor pacifique de toutes les nations, résoudre le plus grand problème de la géographie africaine, le problème des sources du Nil.

» Il a manifesté l'intention de confier le commandement d'une expédition nouvelle à M. le comte d'Escayrac de Lauture, membre de la commission centrale de la société de géographie, connu par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique et ses travaux sur cette partie du monde.

ler fit un retour sur lui-même et compara tristement la vie oisive et inutile qu'il avait menée depuis neuf mois à cette vie laborieuse et féconde. Cependant Muller aurait dû jouir avec délices, avec enivrement, de la vie calme et paisible qu'il avait retrouvée à Munich. A peine éveillé, voulait-il descendre au jardin, il ne trouvait pas devant lui un large espace, une perspective indéfinie, mais il était sûr au moins de ne pas rencontrer le profil sec et hautain des demoiselles de Stolzenfels ou la physionomie impertinente du major Bildmann. Si Hermann et Marguerite voulaient s'ébattre sur la pelouse, ils n'avaient pas à redouter l'humeur querelleuse d'Isaac. Si Muller rentrait chez lui après une absence de quelques heures, il trouvait près d'Édith son fidèle ami Spiegel, dont l'affection sérieuse et dévouée ne lui inspirait aucune inquiétude. S'il franchissait les portes de la ville, s'il allait promener sa rêverie dans la plaine ou sur la colline, il n'apercevait sur sa route que des visages bienveillants. Il pouvait marcher pendant toute la matinée sans jamais surprendre dans le regard ou le sourire d'un paysan l'expression ironique ou méchante qui avait été pour lui un supplice de tous les instants pendant son séjour à Hildesheim. Rentré chez lui il partageait librement son temps entre l'étude et la causerie. Le soir venu, il réunissait autour de lui quelques amis que son opulence inattendue n'avait pas éloignés, dont la nature généreuse et loyale ne s'était pas laissé égarer

» L'expédition actuelle aura lieu dans les conditions les plus favorables. Elle a d'ailleurs, pour elle, l'expérience des expéditions précédentes que commandait Selim-Capitan, et auxquelles prirent part MM. d'Arnaud, L. Sabatier, Werne et Thibaut.

» Halim-Pacha, frère du vice-roi, qui a demandé le gouvernement général du Soudan, avec le désir d'ouvrir à la science ces contrées lointaines, et d'y répandre la civilisation, contribuera puissamment à assurer le succès d'une entreprise destinée à immortaliser le nom des princes qui l'auront patronnée, comme celui des hommes audacieux qui l'auront accomplie.

» Nous ne pouvons qu'applaudir aux intentions généreuses du vice-roi d'Égypte et de son frère. Le choix qu'ils ont fait de M. le comte d'Escayrac, permet d'espérer qu'elles seront remplies, et nous sommes heureux de penser que c'est à notre temps qu'est réservée la gloire de découvrir les sources du Nil, cherchées en vain depuis Hérodote. »

(Constitutionnel.)

#### FAITS DIVERS.

Il y a quelques jours, un jeune Savoyard fut appelé pour ramoner la cheminée d'une maison du quai de Retz, à Lyon. Un pigeon, ayant au cou un billet attaché par une faveur bleue, étant venu s'abattre sur le toit, le petit ramonneur voulut s'en emparer et le manqua. Puis il voulut reprendre son travail; mais, comme la cheminée qu'il nettoyait avait deux gaines, il se trompa et vint descendre dans la chambre de deux bons vieux rentiers, l'homme et la femme, qui reposaient encore. A la vue du jeune homme couvert de suie, ceux-ci, effrayés, ouvrirent les croisées criant au voleur. La porte d'allée fut fermée et les voisins, portier en tête, accoururent et fouillèrent en vain l'appartement. Le petit ramonneur, effrayé du tumulte involontaire qu'il avait causé, voyant sa méprise, était remonté par la cheminée; une demi-heure après, amené par le propriétaire voisin, il venait s'excuser, auprès des deux vieux rentiers, de la peur qu'il leur avait causée.

(Constitutionnel.)

— Nous lisons dans le *Moniteur de la Côte d'Or*, sous la date de Dijon, le 6 :

« Aujourd'hui, l'un des quartiers de la ville été mis en émoi par la découverte d'un trésor. On démolit dans la rue Monge une ancienne maison, et un amateur a acheté les différentes pierres de la façade, qui sculptées dans le style du XV<sup>e</sup> siècle, présentent quelque intérêt artistique. Pendant que les maçons arrachaient l'une de ces pierres, une pièce d'or brilla aux yeux du propriétaire, et quelques coups de pic mirent au jour deux lingots d'argent et une certaine quantité de pièces d'or, au millésime de 1717 et 1720. Toutes sont dans un état parfait de conservation, bien qu'elles ne fussent enfermées dans aucun vase ni coffret. La somme totale de ce trésor s'éleva à environ 1,000 fr.

» On se perd en conjectures sur les motifs qui ont pu déterminer l'enfouissement de ce dépôt. Il pourrait bien se faire qu'il ne soit pas antérieur à la grande révolution, époque à laquelle plusieurs de nos concitoyens émigrèrent. Peut-être encore devrait-on plus vraisemblablement l'attribuer à la terreur causée par l'arrivée de Mandrin à Beaune vers le milieu du

par l'envie. Enfin, quand l'heure du repos avait sonné, le bonheur de sa journée se continuait dans ses rêves. Retiré dans sa petite chambre, où il avait goûté pendant tant d'années un sommeil paisible, Muller voyait passer devant lui les plus belles, les plus poétiques années de sa jeunesse. Quand il se réveillait, craignant d'être abusé par une illusion, il ouvrait d'une main empressée les rideaux de son alcôve pour s'assurer qu'il n'était pas à Hildesheim. En achevant son déjeuner, il n'avait pas à craindre la visite de maître Wolfgang. Ainsi, à tous les instants de la journée, il sentait qu'il venait de quitter l'enfer et d'entrer dans le paradis. Et pourtant, malgré la douceur et la sérénité dont se composait sa vie, il n'était pas heureux, ou plutôt il ne jouissait pas de son bonheur. Il ne trouvait pas en lui-même la force d'apprécier dignement la vie calme qui lui était rendue et qu'il croyait perdue sans retour. Souvent un ver se cache au cœur des plus beaux fruits; une pensée douloureuse suffit pour gâter les plus belles journées. Muller se disait que cette vie si calme et si paisible finirait dans trois mois, que dans trois mois il retrouverait les traces et les soucis dont le souvenir s'était d'abord effacé de son esprit comme un rêve. Et si, obéissant à la voix de la raison, il songeait un instant à ne plus quitter Munich, il se demandait comment il pourrait accomplir cette résolution sans être à charge à Spiegel. Ses élèves l'avaient oublié, et d'ailleurs, s'ils revenaient à lui, aurait-il le courage de recommencer sa vie laborieuse

siècle dernier. On a également trouvé dans cette maison une lettre du duc d'Aiguillon adressée à un chanoine qui l'habitait. Les recherches continuent. »

— Nous lisons dans l'*Union Bretonne*, journal de Nantes :

« Les *Fêtes de Charité*, pour lesquelles le Conseil municipal a voté une somme de 15 mille francs, s'organisent; tout porte à croire qu'elles seront en rapport avec la munificence du Conseil de la commune et qu'elles dépasseront ce qui a été fait jusqu'à ce jour dans notre ville. Mercredi, la commission centrale s'est réunie, et, après avoir pris connaissance du programme proposé par la commission d'exécution et l'avoir adopté, s'est divisée en sous-commissions ainsi dénommées : commission de la cavalcade; commission du tournoi; commission du concert, commission du bal, commission des quêtes.

» La commission de la cavalcade s'est réunie immédiatement pour développer la partie du programme qui lui est dévolue dans l'ensemble des Fêtes. Ce soir (vendredi), elle se réunit de nouveau pour achever ce travail d'organisation.

» Nous ne croyons pas devoir entrer, quant à présent, dans de plus grands détails. Du reste, nous croyons savoir que la commission centrale ou les sous-commissions se chargeront elles-mêmes de tenir le public au courant de leurs décisions, toutes les fois qu'elles croiront devoir le faire dans l'intérêt de l'œuvre. »

— On reçoit de Lyon, sur l'état des céréales, les nouvelles suivantes qui s'accordent, du reste, avec ce qu'on peut observer à Paris et avec les indications qui arrivent du nord et de l'ouest de la France :

« Les nouvelles des campagnes sont satisfaisantes; on est sans inquiétude sur le sort des récoltes. On a, pendant le jour, un ciel pur et une douce chaleur. Chaque nuit, le temps se couvre et il gèle un peu, assez pour retenir l'essor de la végétation, pas assez pour occasionner un refroidissement sensible. »

(Constitutionnel.)

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

On lit dans le *Moniteur* :

Venise, 6 mars 1856. — Un nouvel assassinat politique vient encore d'épouvanter la ville de Parme. Avant hier, à onze heures du soir, l'inspecteur général des prisons du duché a été frappé de plusieurs coups de poignard, à la porte de sa maison, au moment où il rentrait du théâtre. Sa mort paraît avoir été instantanée.

Le bulletin de la santé de S. A. I. le prince Jérôme, signé mercredi matin à 8 heures, par les médecins, est infiniment meilleur que celui d'hier. Il porte que, dans la nuit, une amélioration sensible s'est déclarée dans tous les symptômes généraux.

Berlin, 11 mars. — « Le prince Gortschakoff se rend à Saint-Petersbourg pour prendre part à des délibérations relatives à l'attitude diplomatique que prendra la Russie, après la conclusion de la paix. — M. de Titoff, ambassadeur de Russie à Stuttgart, est appelé à Saint-Petersbourg, pour le même objet.

d'autrefois? Dans l'opulence et l'oisiveté il ne voyait qu'ennui et dégoût, et la pauvreté studieuse lui semblait désormais interdite. Plus d'une fois Spiegel avait surpris dans les réponses embarrassées de Muller une partie de son secret. Quand il l'interrogeait sur les hôtes d'Hildesheim, sur le major Bildmann, sur les demoiselles de Stolzenfels, sur les métayers du domaine, sur la noblesse des environs, sur les fêtes où Édith avait dû éblouir tous les yeux, il trouvait dans le langage de son ami quelque chose de contraint qui s'accordait mal avec une intimité de dix ans. Spiegel connaissait mal le monde et n'eût pas fait dans un salon une brillante figure; mais il avait beaucoup réfléchi et savait interpréter la parole et le silence aussi finement qu'aurait pu le faire le diplomate le plus rusé. Dans ce que Muller disait, dans ce qu'il ne disait pas, il n'eût donc pas de peine à deviner la vérité. Muller allait dans quelques semaines retourner à Hildesheim et reprendre le fardeau de son opulence, et pourtant, au fond de son cœur, il regretterait Munich. Pour le décider à reprendre son ancienne vie, sa vie de bonheur et d'étude, que fallait-il? Lui montrer la gloire, légitime récompense du travail et du talent. Spiegel n'avait pas décliné avec moins de pénétration ce qui se passait dans le cœur d'Édith. L'embarras, les réponses laconiques de la jeune femme, son empressement à détourner la conversation chaque fois qu'il lui parlait de Frédéric, disaient assez que malgré sa pureté, dont il ne doutait pas, elle n'était pas sans inquiétude sur la

» Le Tribunal militaire est chargé de l'instruction concernant le duel, de M. Hinkeldey. M. de Rochoff a été mis en liberté. »

Berlin, 12 mars. — « L'impression causée par le duel de MM. Hinkeldey et de Rochow est toujours très-vive. »

» Parmi les causes qui ont amené la rencontre qui a été si fatale à M. Hinkeldey, on cite l'expulsion de Berlin, d'un ancien officier, M. Heydebrand, membre du Jockey-Club. » — Havas.

#### CHRONIQUE LOCALE.

##### AVIS AUX JUSTICIABLES.

Le lundi de Pâques 24 de ce mois, le Tribunal de commerce ne se réunira pas pour tenir audience.

M. Bousseton, peintre photographe, en arrivant à Saumur, n'avait, pour se faire connaître, que des épreuves de personnes étrangères. Aujourd'hui, il tient dans son cabinet des clichés de nombreuses familles de notre ville, et est à même de montrer, qu'à la plus grande netteté et au plus brillant éclat, il joint la ressemblance la plus frappante. Qu'ils se hâtent donc, ceux qui n'auraient pas encore fait faire leur portrait ou ceux des personnes qui leur sont chères. — Les clichés obtenus jusqu'à ce jour vont être effacés, les personnes qui désiraient de nouvelles épreuves devront se présenter au plus tôt. M. Bousseton a irrévocablement fixé son départ à la fin du mois.

Le transport des notes dont sont chargés d'ordinaire les voituriers et messagers avait donné lieu à des poursuites. Il a été demandé au gouvernement, par la chambre de commerce de Rouen, s'il y avait là transport illicite de dépêches. Le ministre du commerce a répondu, et sa décision est d'une importance majeure pour le commerce des campagnes.

« Le transport des notes confiant exclusivement au porteur mandat d'apporter tel ou tel objet n'est pas considéré comme constituant une infraction à la loi du 11 prairial an IX. Cette interprétation doit, dans l'opinion de mon collègue des finances, faire cesser les préoccupations de la chambre de commerce en ce qui concerne les contraventions attribuées aux voituriers et aux messagers, et il me prie de vous informer qu'elle est uniformément admise par l'administration des postes. »

#### INSTITUTION GAUDEAU.

Des bruits fâcheux, dictés par la malveillance, ayant, depuis quelque temps, pris assez de consistance pour nuire à la prospérité de l'institution, M. Gaudreau croit devoir assurer les parents que tous ses soins tendront toujours à mériter la confiance des familles.

#### BOURSE DU 11 MARS.

3 p. 0/0 hausse 40 cent. — Fermé à 72.  
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 93 75.

#### BOURSE DU 12 MARS.

3 p. 0/0 hausse 80 cent. — Fermé à 72 80  
4 1/2 p. 0/0 baisse 23 cent. — Fermé à 93 50.

P. GODET, propriétaire-gérant.

nature de son affection pour le jeune officier. Édith en effet ne songeait qu'en tremblant au jour où elle le reverrait. Elle aimait son mari et ne croyait pas aimer Frédéric, et pourtant elle sentait au fond de son cœur qu'elle ne pourrait le revoir sans danger. Quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher, quoiqu'elle n'eût prononcé aucune parole imprudente, elle ne pensait jamais sans rougir à la soirée des adieux. Pour rendre le repos à cette âme troublée, il fallait retenir Franz à Munich. Depuis quelques jours, on parlait d'une symphonie mystérieuse dont l'exécution était prochaine. Il s'agissait, disait-on, d'un manuscrit de vieux maître; ce manuscrit avait été vendu par ses héritiers, qui sans doute n'en connaissaient pas la valeur. La nouvelle en vint jusqu'aux oreilles de Muller; ce fut pour lui un nouveau remords.

— Eh bien! dit-il un jour à Spiegel, il paraît que nous allons entendre un chef-d'œuvre inconnu. Il s'agit, dit-on, d'un manuscrit de vieux maître, découvert par je ne sais quel dénicheur d'antiquailles. Je gagerais qu'on prépare au public de Munich une éclatante mystification. Sans doute cette symphonie se composera de lambeaux pillés effrontément et cousus ensemble par quelque charlatan. Là-dessus, je n'en sais pas plus que toi, répondit Spiegel. Dans trois jours, nous entendrons le chef-d'œuvre inconnu, et nous saurons à quoi nous en tenir. — Eh bien! reprit Muller, nous irons l'entendre ensemble, et nous emmènerons Édith.

(La suite au prochain numéro.)

**Tribunal de Commerce de Saumur.**  
**FAILLITE GOUBIN.**  
 Par jugement du Tribunal de commerce de Saumur, en date du dix mars mil huit cent cinquante-six, Le sieur Goubin, marchand boulanger, demeurant à Saumur, rue d'Orléans, A été déclaré en état de faillite ouverte.  
 M. Rallet-Laporte, juge au Tribunal de commerce, a été nommé juge-commissaire de ladite faillite, et M. Kerneis, teneur de livres, demeurant à Saumur, syndic provisoire.  
 Le Greffier du Tribunal, (170) A. DUDOUET.

Cabinet de M. PLUMEREAU, à Tours, rue Descartes, n° 1.  
**A CÉDER**  
 Très-bon fonds de commerce faisant l'ÉPICERIE en gros et les LIQUIDES. Affaires 300,000 francs. S'adresser à M. PLUMEREAU. (138)

**SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.**  
**ACHAT DE DENRÉES.**  
 Le samedi 29 mars 1856, à la Mairie de Saumur, il sera procédé, à 3 heures du soir, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture d'avoine à livrer dans le magasin militaire de la place de Saumur.  
 L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la Sous-Intendance militaire (rue de Bordeaux, n° 2), où le public sera admis à en prendre connaissance. (171)

Librairie LAGNY Frères, éditeurs rue Garancière, 8, à Paris.

**SIMON, cordonnier,**  
 Place de la Bilange,  
 A l'honneur de prévenir le public qu'il arrive de Paris avec un assortiment complet de chaussures d'été pour dames et enfants, à des prix très-mo-dérés. (161)  
**A LOUER**  
 Pour la Saint-Jean prochaine,  
 Une MAISON avec JARDIN, sise à Saumur, rue de Bordeaux, n° 7.  
 S'adresser à M. ANGBAULT, marchand à Saumur. (160)

**A VENDRE**  
 PAR ADJUDICATION,  
 En l'étude de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur,  
 Le dimanche 30 mars 1856, à l'heure de midi,  
 Les BIENS du sr Charles PASQUIER, fabricant de peignes, demeurant actuellement à Saumur, situés dans les communes de Varrains, Saumur, Chacé, Fontevraut, Dampierre et Souzay. (149)  
**A VENDRE**  
 Une VOITURE à 4 roues, presque neuve.  
 S'adresser au bureau du journal.

**HISTOIRE**  
**DU CONSULAT, DE L'EMPIRE ET DE LA RESTAURATION,**  
 Par M. LAURENTIE,  
 2 Volumes in-8°. — Prix : 10 Fr.  
 Ces deux volumes forment le complément de l'histoire de France.

**A VENDRE**  
 Un très-beau BILLARD, palissandre, et ses accessoires.  
 S'adresser au bureau du journal.  
 Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

**ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE**  
 OU  
**JOURNAL DE TOUT LE MONDE**

SOUS LA DIRECTION DE M. L'ABBÉ MULLOIS  
 PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Et formant, à la fin de chaque année, un fort volume grand in-8° sur deux colonnes.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 5 FR. PAR AN. — SIX MOIS, 2 FR. 50. — TROIS, 1 FR. 25 C.

L'ouvrage complet sera publié en deux années et aura cinquante-deux livraisons par an. Toute livraison excédant ce chiffre sera délivrée gratis aux souscripteurs, dans le cas où la série des lettres ne serait pas épuisée à la fin de la seconde année.

LA PREMIÈRE LIVRAISON A PARU LE SAMEDI 12 JANVIER 1856.

BUREAUX : Passage Sainte-Marie, 2 (bis).

**PROSPECTUS :**

Jusqu'ici, le savant a presque toujours écrit pour la savante ou pour les classes élevées, on a trop visé à la renommée et à la fortune. Un million d'hommes environ ont agi comme s'ils s'étaient dit : *La France, c'est nous.* Cependant le peuple sait lire, nous avons dans nos villes au moins douze cent mille ouvriers très-intelligents, sans parler de deux ou trois millions de travailleurs des champs. Voilà pourtant un public qui ne laisse pas de mériter qu'on s'en occupe un peu ; nous avons voulu contribuer pour une petite partie à combler cette lacune par une publication uniquement destinée aux peuples des villes et des campagnes.  
 L'*Encyclopédie populaire* sera à la fois un journal hebdomadaire et une encyclopédie proprement dite. Elle paraîtra tous les samedis en une feuille grand in-8° à deux colonnes. Le quart formera un petit journal qui contiendra surtout des faits, beaucoup de faits et pas du tout de politique... Le temps présent, la charité du peuple et des riches, les améliorations pratiques, la guerre d'Orient, la misère des pauvres nous en fournissent en abondance ; la morale en sortira d'elle-même.  
 Quant à l'*Encyclopédie*, qui formera un volume, chaque année, son but sera de donner par ordre alphabétique une idée nette, précise, saillante et pratique de toutes les questions qui intéressent le peuple ; et de faire de cet homme du peuple, quel qu'il soit, un bon travailleur, un honnête homme, un chrétien. Ici encore des faits et même des gravures viendront expliquer les idées. Le petit journal sera le pain quotidien des âmes, l'*Encyclopédie* sera la réserve pour l'avenir.  
 Dieu nous garde de vouloir insinuer à quelqu'un d'ambitieuses pensées ; au contraire, nous chercherons à faire aimer à chacun sa position, à l'améliorer, à en tirer le meilleur parti possible, à s'y attacher et à y attacher ses enfants ; aussi nous publierons dans notre *Encyclopédie* de petits manuels professionnels, manuel d'économie domestique, manuel des arts et métiers, manuel d'agriculture, sans oublier de détourner l'homme des champs de pousser son fils à une condition plus élevée, ou de le jeter à la terrible chance du séjour des villes, nous apprendrons à tous à estimer leur position sociale, à en comprendre la dignité, à se respecter eux-mêmes pour respecter ensuite tout ce qui est respectable.  
 Tout le monde, bientôt, sait lire, c'est un fait ; mais la science confuse ou la demi-science est fatale, elle chasse le bon sens exquis du peuple et ne le remplace jamais. Il faut donc lui donner une notion complète, exacte de chaque chose ; il est environné de tant de préjugés, d'idées fausses, de superstitions ! Le peuple sait-il bien toujours le sens des mots qu'il entend même prononcer en chaire ? sait-il bien ce que c'est qu'Israël, le grand Apôtre, les saints Pères (4) ?  
 Devant lui, on a tout nié et tout affirmé, de sorte qu'il ne sait plus à quoi se prendre pour se soutenir au milieu de ses travaux et de ses peines. Avec son *Encyclopédie*, il voit ce qu'il doit penser de chaque chose ; c'est là un

puissant moyen de refaire parmi nous ces grands courants de bien, de bon sens, de probité qui entraînent les masses, en dépit des résistances et des négations. Le peuple a sur nous un grand avantage, sa mémoire n'est pas surchargée, et il retient presque tout ce qu'il lit.  
 Ce genre de littérature est très-connu en Angleterre ; quelques publications ont réuni jusqu'à cinq cent mille souscripteurs : sur ce point nous sommes en arrière ; un homme d'une haute portée d'intelligence attribue en partie à ces écrits la stabilité dont a joui l'Angleterre. Le peuple s'occupe d'améliorer sa position et non pas à jalouser ceux qui sont au-dessus de lui.  
 On ne dira plus, j'espère, qu'en France le peuple ne lit pas : il y a sept mois, paraissait un journal populaire, où le roman domine ; aujourd'hui, il se tire à cent cinquante mille exemplaires ; n'est-il point bien à craindre que ces lectures frivoles produisent en bas les ravages qu'a produit le roman feuilleton dans une autre classe ? Le peuple n'a pas besoin de rêves et de chimères, il lui faut une littérature pratique et substantielle. Evidemment la charité a quelque chose à faire ici, c'est ce qui nous a déterminé à entreprendre cette petite publication ; pour cela, nous nous sommes entouré d'une réunion d'hommes capables, dévoués et sachant par cœur leur peuple français.  
 Quant à la propagation, ce sera chose simple, c'est une affaire de bonne volonté et de bonne entente. L'*Encyclopédie populaire* coûtera deux sous par semaine, rendue à domicile (2) ; l'ouvrier boira un petit verre de moins, ce sera tout juste la somme ; et voilà pour lui de quoi s'instruire et passer un bon dimanche en famille. Puis le riche propriétaire la donnera aux personnes qui l'entourent, aux fortes têtes de l'endroit, aux gens qui lisent et qui parlent ; le bon chef d'usine, et il y en a plus qu'on ne pense, la fera connaître, la donnera même à ses ouvriers. Le curé (les curés ne sont pas riches) le curé s'entendra avec son instituteur et un brave laboureur, et voilà un arsenal de bonnes idées dans sa paroisse, pour le peuple et pour d'autres encore ; le vicaire, là où il y a un vicaire, en fera autant avec le garde champêtre et le vieux soldat qui aime la lecture, en voilà deux, etc. ; de cette façon seulement cinquante mille exemplaires arrivent chaque dimanche dans toutes les parties de la France.  
 Ah ! si nous savions, si nous voulions, que de bien on pourrait faire : déjà nous commençons à comprendre... mais il y a là un véritable apostolat à remplir. La presse, c'est un prolongement de la parole ; or, beaucoup d'oreilles n'entendent plus la voix du pasteur, il faut donc que la vérité aille les trouver à domicile. Il faudrait, aujourd'hui, des cours pour former les hommes à choisir, propager et même composer des livres populaires. Par l'apparition de cette puissante machine de bien et de mal, il s'est fait une révolution dans l'économie de la charité. Ce qui suffisait ne suffit plus. Ne se servir que de la parole seule, c'est être réduit à l'état d'hommes qui n'ont que des épées pour se défendre contre des bordées incessantes de grosse artillerie ; montons à l'as-

saut comme nos braves et retournons cette artillerie contre l'ennemi... notre ennemi c'est l'erreur... c'est le mal.  
 Nous faisons beaucoup pour les païens de la Chine et de l'Océanie, c'est bon ; faisons quelque chose aussi pour nos chers païens de France... Qui ne serait touché de voir sous ses yeux ce pauvre peuple travailler, souffrir et s'égarer ; il faudrait n'avoir pas de cœur pour ne pas lui tendre la main et ne pas l'aimer... Beaucoup n'ont pas de parti pris contre le bien.  
 Mais que voulez-vous qu'ils fassent, au milieu de ce croisement perpétuel d'affirmations et de négations ? à quels débris de vérités voulez-vous qu'ils se prennent pour se soutenir, se consoler et rester irréprochables ? — Souvent ils ne demandent pas mieux, même après bien des égarements, que de rentrer dans la vie du travail et de la résignation ; nous le disons avec la conviction de l'expérience, avec la parfaite connaissance de ces cœurs d'hommes du peuple, il y a quelque chose à faire, il y a là de nobles sentiments à réveiller. Mais, après tout, notre armée d'Orient n'est-elle pas prête en entier composée d'hommes du peuple, ne sont-ce pas ses frères, ses enfants ? n'ont-ils pas grandi dans ses rangs, respiré son air ? ... Eh bien, on a frappé sur ces cœurs d'enfants du peuple et il en est sorti des trésors de foi, d'abnégation, d'héroïsme... leurs frères de France qui labourent nos champs, qui enfantent les prodiges de l'industrie, faut-il donc les abandonner ?  
 Nous accusons le peuple ; mais savez-vous bien qu'il nous accuse aussi ? il se plaint du peu de littérature que les honnêtes gens lui servent. Au moment où nous traçons ces lignes, nous recevons une lettre d'un chef d'atelier qui nous dit : « Les mauvaises publications sont partout, chez tous les libraires ;... les bonnes publications, inconnues... A moins que l'ouvrier ne soit bien décidé à ne lire que de bons livres, je vous laisse à penser de quel côté il se tourne... Je voudrais quelque chose pour lire le dimanche avec ma femme et mes enfants ; puis, je surveille, dans l'atelier, cinquante enfants, sans parler des grands. Si j'avais quelque chose de bon, ce serait tantôt une histoire à raconter, tantôt une occasion de le prêter pour leur faire passer un bon dimanche... mais, en France, il paraît qu'il faut y renoncer. »  
 Un autre nous écrit avec une franchise originale :  
 « Il en est des bons livres comme du reste, tout pour les riches, presque rien pour le pauvre diable de peuple, encore on ne peut pas le trouver. Je vais demander de bonnes publications aux prêtres et aux religieux, et tout le monde me répond : *Connais pas...* »  
 Il est donc temps de songer à faire une bonne littérature au peuple et de la lui faire connaître ; il est temps de redresser ses idées et de soutenir son courage. Oui, le temps est venu, à cause même des épreuves qu'il a traversées cette année. C'est la tâche surtout des classes plus instruites. Il y a là un acte de haute et intelligente charité, qui profitera à ceux qui le recevront et à ceux qui le donneront... Pour nous, nous prenons le solennel engagement de voter à tout jamais à cette œuvre notre cœur, notre vie, notre vie, convaincu que rendre le peuple meilleur ? c'est l'infaillible secret de le rendre plus heureux...

(4) On se rappelle le trait de ce brave Normand, auquel on demandait ce que c'était que saint Augustin. Il répondit : « Ça devait être un témoin, car M. le curé disait l'autre jour au sermon : témoin saint Augustin. »

(2) Les personnes qui réuniront cinq exemplaires auront droit au sixième gratis.